

LETTRE XII.

D'Ursule Servolet à Constance Dqymer.

D'Abbans, le 18 décembre 1865.

Ma chère Constance,

Je t'ai écrit deux fois sans que tu me répondes. Mes lettres se sont peut-être égarées pendant que tu changeais de résidence; mais celle-là t'arrivera sans doute à bon port à Lyon. Ma mère qui a souffert de la rareté de lettres, va voir tomber presque entièrement notre correspondance. Je dois la quitter, moi qui lui sers de secrétaire. Toi qui as suivi avec une fermeté digne de ton nom l'idée d'aller à Lyon, par suite de l'ambition de t'instruire en voyant le monde et de faire fortune, ce dont l'occasion manque pour les jeunes, dans nos pays, tu ne t'étonneras pas que je doive quitter ma mère et mon frère, quoique je les aime bien tendrement et que vivre auprès d'eux ait été longtemps le seul but que j'entrevisse dans la vie. J'ai une vocation dont je t'ai parlé avant que tu nous quittes. Après l'avoir combattue, puis mieux appréciée, éclairée que j'ai été par Dieu et son ministre, je m'y rends avec soumission. Je dois entrer aux sœurs de Saint-Vincent de Paule et partir d'ici à la fin de l'année, s'il n'y a pas alors trop de neige sur les routes. Je t'avoue que je verrais avec plaisir que l'hiver soit rigoureux, pour m'apporter quelques jours de répit. J'ai demandé à entrer à Besançon, où je serais plus à portée de ma mère et pourrais obtenir un congé pour la soigner si elle était malade, où je pourrais aussi voir mon frère, que ses affaires y amènent souvent. Mon désir n'est pas une loi et comme premier acte d'obéissance, je dois aller où l'on m'enverra. Il n'est pas impossible que ce soit à Lyon, qui est encore de cette province et où nous avons une grande maison. Quel bonheur j'aurais de te revoir, de te donner du courage dans la voie que tu as embrassée et de me retrouver à prier avec toi !

Je ne veux pas attendre cette rencontre, qui dépend d'un